

Édito

Le beau danger

Édito

Le beau danger

Jouons à être de mauvais élèves. Que font-ils, ceux qui refusent d'adhérer à l'apprentissage des rapports de pouvoirs, ceux qui ne peuvent s'empêcher de ressentir une sensation d'emprisonnement, d'inutilité ou d'impuissance, ou simplement qui n'acceptent pas d'agir sans saisir le sens de leurs actions? Et si travailler était un choix, un besoin qui nous happe plutôt qu'une contrainte que l'on subit? Ne s'agit-il pas de trouver sa place dans le travail plutôt que *du* travail? Situer son rôle dans le paysage sociétal au lieu qu'il nous dépasse? Jouons à être de mauvais élèves, nous qui ne l'avons jamais été à l'école, mais qui le sommes devenues aujourd'hui par la force des choses, par le simple fait de refuser ce qui nous est dicté comme *stratégie de vie*. Quelque chose se passe plus bas, dans la pénombre, au fond de la classe. Le sol, notion questionnée à travers TALWEG 04, se lie intrinsèquement à cette attitude qui dit «non», à la force tranquille qui se déploie. Cette envie de regarder le sol que l'on partage est une invitation à se détendre – s'étendre sur le sol, calme et éveillé au monde, et ainsi changer de point de vue, reconfigurer le regard; le paisible comme seule condition acceptable pour garder la tête froide et faire de la quête

de sens une exigence fondamentale. Le sol, c'est ce que nous apprend l'école, c'est la mémoire et le désir: creuser et construire. Nous marchons dessus, nous apprenons à nous redresser, à mi-chemin entre la mémoire et le désir, entre un passé qui ne jamais se résout et un futur toujours à actionner. Oui, c'est cela. Inventer le futur passe par une reconfiguration – et non par une table rase – de la mémoire. Les possibles de demain, encore à réaliser, sont aussi nombreux, vivants, fragiles, que le sont les possibles d'hier. Faisant de l'apprentissage des temps un enjeu de l'Histoire, Patrick Boucheron nous invite dans son texte «L'archéologue radical» à regarder avec conscience ce *beau danger* dont se méfiait aussi Michel Foucault, qu'est la mise en récit. C'est-à-dire: quand le travail se conforte en un discours galvanisant, figé sur ses acquis. Prenons garde à ne jamais succomber à la facilité des raccourcis, ni à la paresse ni aux enivrements prophétiques qui manipulent les idées et les générosités, quitte à ce qu'elles donnent des visions du présent un peu déplaisantes. L'Histoire est *des* fictions qui ébranlent tout roman nationaliste, toute tradition pétrifiée en un territoire défini, toute frontière qui se ferme comme autant d'absurdités rassurantes puisque aveuglantes. Apprenons l'Histoire, car elle nous apprend beaucoup du reste:

de nous-même, de l'autre. C'est lorsque la société s'éloigne de la mémoire et du désir qu'elle se crispe, se referme sur elle-même; que le sol se dresse pour se former en remparts et en murs. L'Histoire, c'est le courage de sauter avec joie par-dessus les hystéries :

Je hais les haies
Je hais les haies
qui sont des murs.
Je hais les haies et les mûriers
qui font la haie
le long des murs.
Je hais les haies
qui sont de houx.
Je hais les haies
qu'elles soient de mûres
qu'elles soient de houx !
Je hais les murs
qu'ils soient en dur
qu'ils soient en mou !
Je hais les haies
qui nous emmurent.
Je hais les murs
qui sont en nous !

enseignait Raymond Devos .

Les mauvais élèves ne jouent pas avec le feu, ils jouent de leur mieux. Que ce soient les sols qui cachent leurs histoires de Myriam Voreppe, les sols qui se lisent de Roland Görgen ou se regardent d'en haut d'Hélène Mutter, les sols qui nous perdent de Vincent Chevillon ou ceux qui s'arparent de Guillaume Barborini, le sol recouvert de Marina Guyot, ouvert de Clara Denidet ou découvert de Mathilde Caylou, les sols habités d'Antoine Picard, presque vivants de Camille Paulhan, refuges pour

Farah Khelil, les sols qui apparaissent d'Ursula Schachenhofer, qui nous attirent de Clémence Choquet & Mickaël Gamio, ou mouvants de Claude Horstmann, ils pointent tous notre regard vers le bas. Ces gestes disent qu'on apprend sans cesse à regarder au-delà de ce qu'on voit, à bousculer les certitudes et à s'éloigner des doctrines, à se méfier, vraiment, du *beau danger*.

L'école nous montre comment vivre ensemble. Elle amène aussi la question de l'autonomie et du courage de l'intelligence – savoir être seule. Là réside tout son paradoxe magnifique. Elle nous demande d'adhérer à un système qui requiert silence et obéissance, et nous sensibilise à nous en détourner en nous autorisant à se sentir en colère, à avoir honte, à ne pas adhérer; elle est collective et fait de nous des êtres indépendants, dotés d'idées. Puisse-t-elle toujours continuer à engendrer, fut-ce à son insu, de mauvais élèves de la société. Benoît Vincent semble en être un, jouant d'une instabilité permanente quant à son habitat et à son travail d'écrivain-botaniste, dont le texte « La mort à la plage » est un exemple plein de sens. Jouer à être de mauvais élèves, c'est faire un travail abstrait, et pourtant, puissamment concret, ancré dans le monde dans lequel on vit. Aussi, j'en

arrive à la conclusion que, parfois, résister à la peur peut se faire même en baissant les yeux; résister au *beau danger* tout tracé, c'est rester invisible, et là.

Le film « Entre les murs¹ » de Laurent Cantet nous confronte à ce qu'on nomme dans le système scolaire de *mauvais élèves*. L'histoire s'achève sur un dialogue entre une jeune fille et son professeur principal. La scène se passe le dernier jour d'école, la sonnerie vient de libérer les élèves; elle s'approche du bureau où l'enseignant est en train de ranger ses affaires, poussée par quelque chose de plus fort que son hésitation, visiblement embarrassée, confuse mais résolue :

- Monsieur ?
- Ouais ? (*silence*) Qu'est-ce qu'il y a ?
- J'ai rien appris moi...
- Mais pourquoi tu me dis ça là « j'ai rien appris », ça veut rien dire...
- Ben... Tout à l'heure, tout le monde a dit qu'ils avaient appris quelque chose. Et moi, par rapport à eux, j'ai rien appris.
- Oui enfin, tu veux dire... C'est pas vrai ce que tu dis, tu as appris autant de choses qu'eux. Tu vois, tout à l'heure chacun cherchait aussi... C'est pas forcément facile d'essayer de se souvenir comme ça de but en blanc de ce qu'on a appris.
- Mais je ne comprends pas.
- « Tu comprends pas », c'est-à-dire ?
- Je comprends pas ce qu'on fait.
- En français ? (*il est professeur de français*)
- Partout.
- Non... Tu ne peux pas me dire que tu ne comprends absolument rien à ce qu'il se passe dans l'ensemble des matières ? C'est... c'est pas vrai ça, c'est...
- Je ne veux pas aller en professionnel.
- Mais, c'est pas du tout la question là. Bon, là tu passes en troisième... Tu as très largement le temps de penser à ton orientation à la fin de la troisième. Il n'est pas du tout évident que tu ailles en professionnel. Ça dépend de tes résultats en troisième.... C'est tout.
- Mais je ne veux pas.

1. Laurent Cantet, *Entre les murs*, France, Haut et Court, 2008, 130 min, couleur, DVD